

3

0

L

B

ROMANS
ADD

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

BLOG

“Le blog, c’était mon espace privé. Mon domaine. Et il a tout salopé. Je trouve ça dégueulasse. Ma révolte, je la revendique. Parce qu’il ne s’est pas retrouvé sur mon blog par hasard. Et qu’il ne s’y est pas rendu qu’une fois. Il l’a suivi, pisté, décortiqué. Quand je suis en face de lui, maintenant, j’ai l’impression de me promener nu en pleine ville.”

Révolté par cette trahison, par ce “viol virtuel”, le narrateur décide de ne plus adresser la parole à son père. Pour se racheter, ce dernier lui fait un don... une plongée dans le passé qui ne sera pas sans conséquence. Un roman de la filiation et de l’écriture intime.

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2010

ISBN 978-2-330-00478-1

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

BLOIS

ACTES SUD JUNIOR

*À ma femme et à mes filles.
Aux organisateurs du PNU 2009.*

1

PUTAIN DE MERDE.

Je sais, ça choque et surtout, ça manque d'élégance. Je devrais plutôt commencer le récit par des jolies phrases, des paragraphes bien tournés, en utilisant des termes éloquents et variés. Simplement, je n'y parviens pas. Cela fait une heure que les faits tournent dans ma tête, on dirait des corbeaux dans un clocher, ils croassent, ils descendent en piqué et remontent en flèche – je suis épuisé. Et retourné. Tout est sens dessus dessous. Je n'arrive plus à penser droit, et les mots me fuient. Ce qui me reste, c'est la stupeur, la colère et cette expression qui les résume : *putain de merde*.

J'aurais dû m'en douter, en fait.

Parfois, je me demande s'il n'a pas fait exprès de semer des indices pour distiller le doute et me préparer à la révélation. Il paraît que, parfois, les grands criminels agissent comme ça pour aiguiller les

policiers et leur permettre de les arrêter. Tout au fond, ils ont envie d'être découverts – et punis. C'est tordu, comme méthode, mais les grands criminels sont tous un peu tordus. Le grand criminel, ici, c'est mon père. Et la victime, évidemment, c'est moi. Bon, d'accord, certains trouveront que tout ça n'est pas si grave, qu'il n'y a pas mort d'homme et que donc, je réagis de façon un peu exagérée. Moi, je ne trouve pas. C'est mon intimité qui est en jeu. Et le respect auquel j'aspire.

Ma mère l'a bien compris, d'ailleurs. Elle a été irréprochable, pour le coup. Quand elle a compris de quoi il retournait, elle a copieusement engueulé mon père. Elle a tiré la tronche pendant quelques jours, mais finalement, cela n'a pas duré. D'abord, parce que ma mère est indécrottable dans son amour pour son mari, et ensuite, parce que les parents, ça a du mal à rester fâchés longtemps, surtout lorsqu'ils vivent sous le même toit et qu'ils paient chacun leur part de loyer ou de facture d'électricité.

Moi, je me mure dans le mutisme. Je me suis même promis que je resterai muet jusqu'à ma majorité, ce qui fait un peu moins de deux ans, six cent quatre-vingt-trois jours pour être précis. En rupture de communication avec mon père. Lui, il fait le gros dos, pour l'instant. Il est conscient d'avoir commis une énorme bourde, mais il est persuadé que ça me passera et que, s'il se fait oublier quelque temps, les choses rentreront d'elles-mêmes dans l'ordre. Il se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Il devrait se

souvenir que je peux être extrêmement borné et que j'imites très bien l'autiste. En plus, je serai incorruptible. Inutile de tenter de m'amadouer avec des jeux vidéo ou des places de concert. Je ne céderai pas. Je continuerai à lui battre froid – j'ai appris cette expression-là en cours de français l'autre fois et elle m'a éclaté : c'est vrai, on s'imagine toujours un combat comme un moment chaud et sanguin, mais *battre froid*, c'est la classe ultime. L'indifférence, le mépris, il n'y a rien de pire – je vais devenir un vrai congélateur.

Je sais. Il y a des mômes qui subissent des trucs horribles, et comparée à leur souffrance, ma révolte peut paraître futile. Voire carrément stupide. Parce que non, il ne m'a pas frappé. Il ne m'a pas violé. Il ne m'a pas foutu la honte devant mes amis. Il n'a pas tenté de draguer ma copine – je n'en ai pas pour l'instant, ça règle le problème. Il n'a pas non plus trompé ma mère ni incendié la maison. Rien de tout ça, et un peu de tout ça quand même, mine de rien. Surtout le viol. Sauf que c'est un viol virtuel.

Il a lu mon blog.

Je ne l'ai jamais autorisé à le lire, bien sûr. Je ne lui en ai même jamais parlé. Ni mentionné son existence. Dans un pavillon étriqué comme le nôtre, personne n'a réellement d'intimité. Tout se sait, tout s'entend – même quand les parents se donnent du plaisir en faisant leur possible pour ne laisser échapper aucun cri ni aucun râle. Alors, le blog,

c'était mon espace privé. Mon domaine. Et il a tout salopé. Je trouve ça dégueulasse. Ma révolte, je la revendique. Parce qu'il ne s'est pas retrouvé sur mon blog par hasard. Et qu'il ne s'y est pas rendu qu'une fois. Il l'a suivi, pisté, décortiqué. Quand je suis en face de lui, maintenant, j'ai l'impression de me promener nu en pleine ville. Et ça me donne envie de gerber.

Des indices, donc, il en a laissé – comme les cailloux semés par le Petit Poucet dans la forêt. Sauf que je n'y ai pas fait gaffe. J'ai bêtement cru qu'il s'intéressait davantage à moi, ces derniers temps, qu'il était plus à l'écoute. Ah ça, l'écoute, il y était, mais tendance services secrets, Polizei, Renseignements généraux.

J'aurais dû m'en douter quand même. Surtout quand il m'a sorti, le jour de mon anniversaire, le truc dont je rêvais le plus au monde – deux places pour le concert de Muse à Strasbourg. Et en plus, le deuxième ticket, il n'était même pas pour lui. Il m'a dit que je choisirais mon accompagnateur – ou mon accompagnatrice – et que lui ne servirait que de chauffeur.

Honnêtement, sur ce coup-là, il m'a tué. Il déteste Muse – son truc à lui, ce serait plutôt la variété des années 1980, des morceaux insipides avec des paroles débiles, sur lesquels on danse encore dans les boîtes de nuit de cambrousse. Il n'aime pas particulièrement les mecs avec lesquels je traîne. Il m'a

toujours fait des cadeaux à contretemps – genre, un Circuit 24 pour mes douze ans, alors que je ne jouais plus à ces jeux de mêmes depuis au moins trois ans. Et là, d’un coup, l’illumination, la révélation. Et moi, trop con, je lui demande “Mais comment t’as su ?” et lui qui rigole, content de lui, et qui répond : “J’ai laissé traîner mes oreilles un peu partout et ce n’était pas difficile, tu parles tout le temps de ce groupe et tu n’écoutes que ça. – Pas que ça. – Presque que ça.”

Je vous jure que ça m’a perturbé quelque temps. Je me suis demandé si je ne jugeais pas mal mon père. S’il ne méritait pas autre chose que la lassitude et le mépris gentillet que je lui témoignais. Mais bon, ce n’est pas super simple non plus d’avoir un père instit qui a été ta star pendant toute ton enfance. À un moment donné, au collège, tu t’aperçois que finalement, non, il n’a pas réponse à tout et qu’il ne connaît pas toutes les matières. Tu te rends compte aussi qu’il se trompe souvent, qu’il prend des décisions à l’emporte-pièce et qu’il ne sait pas bien s’occuper des enfants qui grandissent – il ne comprend pas quand il doit lâcher un peu plus la bride et quand, au contraire, il devrait la resserrer. Je ne dis pas que c’est facile. Je dis que c’est son rôle et qu’il ne le remplit pas bien. Bref, petit à petit, on s’est détachés, lui et moi – du coup, il reporte toute son affection sur ma petite sœur de sept ans, qui était déjà une peste avant et qui devient maintenant totalement imbuvable.

Bon, toujours est-il que, quand il m'a offert les places pour le concert de Muse, j'en suis resté soufflé – et pas que moi. Ma mère ouvrait de grands yeux et ma sœur Nina était verte de jalousie. Elle ne comprenait pas de quoi il retournait mais ce qu'elle captait très bien, c'est que ce n'était pas elle la reine du bal, pour une fois. D'ailleurs, à la fin du repas, elle est directement allée vomir le gâteau qui lui était resté sur l'estomac – histoire de redevenir le centre d'attention.

Le climat familial a été légèrement modifié, après mon anniversaire. L'ambiance était bien plus chaleureuse que les normales saisonnières. Les orages étaient rares et les cumulus se dispersaient rapidement. J'ai même accepté de passer une soirée au bowling avec mon père, entre mecs. C'était un peu pitoyable, genre "on passe une soirée virile", mais bon, ce n'était pas non plus trop désagréable.

Tout ça a été bien gâché évidemment par les retombées du premier conseil de classe. Je suis en seconde, et jusqu'à l'année dernière, j'ai toujours été dans la tête de classe – je savais que mes parents ne me lâcheraient pas la grappe si je n'avais pas des résultats meilleurs que la moyenne, et j'avais envie de tout sauf de les avoir sur le dos toute la journée. Sauf que, entre la troisième et la seconde, il y a un putain de palier. Un truc de ouf, dans certaines matières. En français, en anglais, en maths – incroyable. C'est comme si t'étais directement jeté dans le grand bain de la piscine, et sans bouée.

J'ai bu la tasse d'entrée. Depuis je remonte petit à petit vers la lumière – j'ai même récemment atteint la surface en langues et en français, mais les maths restent plombées (faut dire qu'avec le petit nerveux à moustache qu'on a comme prof, genre qui n'explique jamais rien, ça ne risque pas de monter, mais bon, ça c'est un autre débat) et puis surtout, les moyennes du premier trimestre se ressentent des premiers résultats. J'ai eu beau expliquer que tout allait de mieux en mieux, mes parents ont très mal encaissé le coup (pas aidés par les appréciations des profs, qui ne se sont pas foulés : "Ensemble encore insuffisant", "Ensemble fragile", rien de positif, que des répétitions, ils sont marrants, les profs, ils veulent qu'on évite les redites et eux ils utilisent dix mots de vocabulaire pour les bulletins). Surtout mon père, il a un côté très vieillot, style "Les fils d'instit, ça doit être bon à l'école", c'est super gavant. Les relations se sont lentement mais sûrement détériorées à nouveau.

Pourtant, malgré ça, j'ai remarqué que quelque chose avait changé. Il était plus présent. Plus attentionné. Et il semblait comprendre ce dont je parlais, quand je parlais. C'était diffus, comme impression, mais persistant. Sous la surface, je pensais qu'un sol stable était en train de se construire entre nous. Je ne le montrais pas, mais j'en étais terriblement fier. Je n'avais pas compté sur les tremblements de terre, la triche, la fausseté.

2

LA RÉVÉLATION, JE L'AI EUE EN QUELQUES JOURS. Déjà parce qu'un document, en anglais, m'a plongé dans le doute. Nous l'avons étudié il y a deux semaines. C'est une affiche tirée d'une campagne de sensibilisation sur les dangers d'internet – elle a apparemment été placardée partout en Angleterre l'année dernière. La photo montre une fille de quatorze-quinze ans, assise sur un tabouret, avec un ordinateur portable sur les genoux. L'ordi est ouvert et l'écran, qui se situe au niveau de sa poitrine, est dirigé vers les passants, ou les lecteurs. Cette fille, elle est habillée normalement, genre uniforme d'école à l'anglo-saxonne, pas trop moche pour une fois. Sauf que sur l'écran, elle n'est plus du tout en uniforme. Elle est en soutien-gorge. Et tout autour d'elle, il y a des dizaines de flèches et de noms – le nom de tous ceux qui peuvent avoir accès à son intimité sur internet : son ex-copain, le livreur de pizzas, le postier, sa petite sœur, ses profs et évidemment

aussi un délinquant sexuel. Le slogan est clair : attention à ce que tu postes sur le web. N'importe qui peut le voir. C'est censé faire peur, et ça marche – mais pas pour l'histoire de l'obsédé. Des pervers, des pédophiles, on est tous au courant qu'il y en a plein sur la toile. Les médias n'arrêtent pas de nous le répéter. Mais bon, des connards bourrés sur les routes, il y en a tout le temps aussi et ça n'empêche personne de faire de la voiture. Le truc qui tue, dans cette campagne, ce n'est pas le délinquant sexuel, c'est le reste : “ton père”, “ta mère”, “ton oncle”, “tes grands-parents”, “le patron de ton père”. Bon, “tes grands-parents”, je m'en tape un peu. Mon père n'a plus de père depuis longtemps, il est mort quand j'étais petit, d'un cancer, je crois, je ne m'en souviens plus de toute façon ; quant à Mamie Colette, elle a perdu la tête, on va la voir de temps en temps aux Étourneaux, mais elle ne nous reconnaît jamais. Ceux de ma mère ne sont pas bien vaillants et sont réfractaires aux nouvelles technologies – et à tout ce qui est nouveau, d'ailleurs –, je n'ai d'oncles et de tantes que du côté de ma mère, mais on les voit rarement, ils habitent loin et je ne les connais pas. Mais mes parents, *putain de merde*. Bien sûr que non, ils ne savaient pas ce que je mettais sur mon blog ou sur mon compte Facebook. Mon ordi est dans ma chambre et je ne le laisse jamais allumé. Je vide l'historique et les cookies dès que je suis allé sur un site un peu compromettant (on se comprend, j'ai quinze ans, OK ?). Je nettoie mes

traces. Mais le doute s'est infiltré – comme quoi la campagne était efficace.

Ensuite, il y a eu l'affaire dite des Sunday Drivers. Les Sunday Drivers, c'est un groupe espagnol qui chante en anglais. Ici, à part quelques aficionados qui se la jouent branchés, personne ne connaît. Ils ont un morceau que j'aime particulièrement, parce qu'il me fout la pêche. Il s'intitule *Do It* et ça sonne comme ça : *Do it, do it, do it, put yourself in my place*, bon évidemment, sans la musique, ça ne donne rien. J'avais récupéré une vidéo d'un de leurs concerts sur YouTube et je l'ai postée sur mon blog. C'était le jeudi soir, tard. Bref, la nuit passe, je n'y pense plus et, vendredi soir, quand je rentre, qu'est-ce que j'entends ? Mon père en train de siffloter ce morceau-là dans la cuisine. Au début, ça m'a fait sourire et puis juste après, j'ai flippé. Je lui ai demandé d'une voix que je voulais naturelle ce que c'était, comme morceau, il s'est mis à rougir et il a répondu qu'il ne savait pas, qu'il avait entendu cet air-là à la radio et qu'il lui était resté dans la tête. Lui, il semblait tout sauf naturel. Un gamin pris en faute.

C'est à ce moment-là que le doute s'est vraiment étendu, des nuages qui se rassemblent avant l'orage. Je suis monté dans ma chambre et je suis resté un long moment à regarder la pièce, l'agencement des meubles, mes posters, mes vêtements – et si quelqu'un, subrepticement, virtuellement, entrait là en mon absence ? Et si ce quelqu'un-là, c'était la

personne qui était censée vous protéger des agressions de la vie ? Et si on était définitivement tout seul sur terre ?

À partir de ce moment-là, je me suis mis à épier tous ses gestes. Inconsciemment, il est devenu mon ennemi. Je m'appliquais à ne pas le montrer, mais je ne relâchais plus mon attention. Et j'ai été récompensé. Vite. Parce que, finalement, lorsqu'on est vraiment attentif aux autres, à leurs non-dits, à leur langage corporel – alors, ils deviennent aisément déchiffrables. Faciles à épingler. Ils multiplient les erreurs, les confusions, les preuves. La vérité a éclaté le lundi suivant.

Je quittais le lycée à trois heures, il n'y avait personne à la maison. Je suis allé directement dans la pièce qui lui sert de bureau. J'ai allumé son ordi, j'ai entré les codes secrets (parce que rien n'est secret dans une famille, sauf les secrets de famille), soit dit en passant, son nom de passe est idiot – et je me suis connecté. C'était étrange de se trouver là, devant son portable allumé. Il y a longtemps que je ne viens plus dans cette pièce. Je me souviens que, quand j'étais petit, nous passions du temps ensemble ici, il m'apprenait à jouer à des jeux vidéo, je l'ai vite dépassé. En m'asseyant à sa chaise, j'avais l'impression de devenir lui. Je ne me trompais pas. Je devenais lui. La fouine. Le furet. Les RG. Encore qu'il ferait un piètre détective – il ne sait pas effacer ses traces, lui. Je m'en doutais. L'historique Google avait été vidé,

L'AUTEUR

Jean-Philippe Blondel est né en 1964, il est marié, a deux enfants et enseigne l'anglais en lycée depuis bientôt vingt ans. Il a aussi un vice – il aime lire. Pire encore, il aime écrire. Il a publié neuf romans jusqu'à présent, les deux premiers aux éditions Delphine Montalant, les cinq suivants chez Robert Laffont (*This is not a love song*, 2007) et le dernier intitulé *G229* chez Buchet-Chastel. *Blog* est l'un des quatre livres qu'il a écrits pour la jeunesse aux éditions Actes Sud Junior avec *Au rebond* et *(Re)play !* dans la même collection et *Un endroit pour vivre* dans la collection "D'une seule voix".

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud